



HAL
open science

La dynamique territoriale (“ reterritorialisation ”) explique le vote présidentiel aux Etats-Unis

Cynthia Ghorra-Gobin

► **To cite this version:**

Cynthia Ghorra-Gobin. La dynamique territoriale (“ reterritorialisation ”) explique le vote présidentiel aux Etats-Unis. Pouvoirs Locaux : les cahiers de la décentralisation / Institut de la décentralisation, 2017. halshs-01583735

HAL Id: halshs-01583735

<https://shs.hal.science/halshs-01583735v1>

Submitted on 8 Sep 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La dynamique territoriale (« reterritorialisation ») explique le vote présidentiel aux États-Unis

L'analyse des résultats des élections présidentielles aux États-Unis met en évidence l'hypothèse de la reterritorialisation et de la métropolisation comme l'un des facteurs expliquant la victoire du populisme et du nationalisme. Cette hypothèse est largement argumentée par les chercheurs en sciences sociales – qui reprochent par ailleurs au parti démocrate d'avoir centré son discours sur la diversité des identités raciales et ethniques au lieu de tenir un discours rassembleur. La reterritorialisation et la métropolisation représentent un véritable défi pour l'action publique territoriale et politique des prochaines années aux États-Unis comme ailleurs. Dans notre contexte national, ce défi a été problématisé. Il participe déjà du débat intellectuel et politique largement marqué par l'échéance nationale de mai 2017.

par
CYNTHIA
GHORRA-GOBIN,
(CNRS-CREDA)
est l'auteur de
*La métropolisation
en question*,
PUF, (coll. « la ville
en débat »), 2015.

Aux États-Unis comme en France, les médias ont largement évoqué tout au long de l'année 2016 la campagne pour les primaires et les élections présidentielles *made in USA*. Ils nous informent à présent sur les nominations du futur président dont l'investiture est prévue le 20 janvier 2017. Pour ma part, je retiendrai de ces élections, le désarroi des sondeurs d'opinion et de certains observateurs au moment de la proclamation des résultats. Le candidat Trump s'avérait le vainqueur alors que les pronostics penchaient plutôt pour la candidate Clinton. J'en ai alors déduit que la faiblesse des modèles et algorithmes utilisés dans les sondages provenait probablement d'une faible prise en compte de la dimension spatiale de la vie sociale et politique de la société américaine. Le contraste est d'autant plus saisissant que les États-Unis ont enregistré au cours de ces dernières décennies des processus de reterritorialisation largement liés à la mondialisation et à la globalisation qui ont été étudiés par des chercheurs en sciences sociales¹.

Aussi après avoir précisé quelques spécificités des élections présidentielles *made in USA*, l'article se donne pour objectif de retracer les grandes lignes de la restructuration territoriale en cours depuis plusieurs décennies, de l'articuler avec les résultats du vote, de manière à rendre compte des divisions spatiales de la société ainsi que de la victoire du président Trump. Il sera également question de la critique du choix fait par le parti démocrate de centrer son discours sur la diversité identitaire plutôt que sur le rassemblement.

Les spécificités américaines : du vote des Grands Électeurs et de celui des villes

Les États-Unis considérés comme la plus ancienne démocratie du monde moderne différencient le vote populaire du vote des Grands Électeurs (GE) relevant de chacun des 50 États. Le résultat de l'élection repose sur le vote des GE (538 au total) dont le nombre pour chacun des États dépend de son poids démographique. Le document cartographique mettant en scène les 50 États permet de visualiser ce principe fédéral (voir illustration ci-après).

Lors de l'élection du mois de novembre 2016, la candidate démocrate a remporté le vote populaire (+2 millions de voix par rapport à son rival) mais elle n'a pas réussi à remporter les 270 Grands Électeurs, comme l'exige la tradition américaine. Le candidat Trump a réuni 304 Grands Électeurs en emportant cinq États du *Midwest* ainsi que la Floride. Ces six États que le candidat-président Obama avait réussi à gagner en 2012 et que la candidate démocrate a perdus sont qualifiés de *swing states* : le Michigan, le Wisconsin, l'Ohio, l'Iowa, la Pennsylvanie et la Floride. Nombreux sont à présent ceux qui reprochent à la candidate démocrate d'avoir négligé de se déplacer dans le Wisconsin et dans le Michigan, deux États qui comptent pourtant des villes multiculturelles comme Milwaukee et Detroit.

Face à ce constat, des observateurs de la vie politique américaine ont interprété la victoire de Trump comme



Crédit photo : hquinn-fofolia.com

Les chercheurs différencient les comtés métropolitains aux rendements économiques élevés, soit les « *high-output counties* » des comtés qualifiés de « *low-output counties* ». Il y aurait d'une part les territoires inscrits dans la mondialisation, la globalisation et la révolution numérique et d'autre part ceux qui en sont en quelque sorte exclus. Dans les États gagnés par le président Trump, les habitants sont conscients du fait qu'ils ne se passent plus grand-chose dans les territoires qu'ils habitent et partagent le profond sentiment d'être relégués.

la « revanche » (*resentment*) du rural profond face au triomphalisme des villes. Les États fédérés qui ne possèdent pas de grandes métropoles et dont le nombre de villes est limité auraient décidé du sort du pays en votant pour le candidat républicain. C'est en ces termes que s'exprime le géographe Jacques Lévy dans l'article paru dans *Le Monde*², au travers de la thèse de l'urbanité ou encore du rejet de l'urbanité. L'élection du magnat de l'immobilier à la Maison Blanche aurait en quelque sorte mis en exergue l'existence de deux espaces, les villes et le monde rural.

Si les habitants des villes représentent depuis le milieu du XX^e siècle la base électorale du parti démocrate, la métropolisation a entraîné une reconfiguration du territoire, ce qui a une incidence directe sur la vie politique.

Les villes, base électorale du parti démocrate depuis le milieu du XX^e siècle

Les villes représentent la base électorale du parti démocrate depuis le milieu du XX^e siècle. Elles se différencient nettement des *suburbs*³, principalement peuplées de Blancs qui votent pour le parti républicain. Le génie du président Bill Clinton et de son équipe au sein du parti

démocrate fut de prendre en compte les résultats du recensement de 1990 proclamant l'avènement d'une « nation suburbaine ». En tant que géographe américaniste, j'ai alors comparé ce fait majeur à celui de 1920 lorsque les États-Unis ont accédé au rang de nation urbaine et j'ai mené des entretiens auprès d'acteurs locaux dans les États du *Midwest*. L'enquête de terrain m'a permis de considérer l'émergence d'une majorité suburbaine comme un tournant pour toute stratégie électorale.

Au cours des années qui ont suivi le recensement, le président Bill Clinton fut le premier démocrate à dépasser l'horizon urbain et à s'intéresser au vote des *suburbs*⁴. Son positionnement s'est traduit par deux victoires et deux mandats. Le président avait réussi à s'insérer dans l'imaginaire des suburbains en s'adressant notamment aux femmes qui, outre leurs responsabilités professionnelles, devaient assumer les responsabilités familiales et passaient une grande partie de leur temps de loisirs à accompagner (en voiture) leurs enfants à différentes activités sportives et culturelles. On se souvient des allusions faites régulièrement aux *soccer moms* et *super-moms*. Aussi on peut dire que le vote démocrate s'est progressivement « métropolisé ». Il a inclus une partie des *suburbs* situées dans le prolongement de la ville.

De la métropolisation

Aux États-Unis, le terme « métropole » a d'abord été utilisé par le Bureau du recensement avant de se diffuser dans les médias et dans les sciences sociales au cours des récentes décennies. Au milieu du XX^e siècle, il fait référence à une catégorie statistique et ne revêt aucune valeur institutionnelle. Seules deux métropoles, Portland dans l'état de l'Oregon et Minneapolis-St Paul dans l'État du Minnesota ont réussi à se doter d'un cadre institutionnel métropolitain, suite à l'engagement politique des gouverneurs pour limiter l'étalement urbain et imaginer une métropole inclusive permettant aux habitants des

inner-cities (quartiers pauvres de la ville) d'accéder aux zones d'activités suburbaines (*Edge cities*).

D'après le recensement fédéral de 2010, le pays compte 381 métropoles mais seules 53 comptent une population supérieure à 1 million d'habitants. La candidate démocrate a gagné dans la majorité des grandes aires métropolitaines localisées sur les deux façades maritimes ainsi qu'à Chicago et Miami (pour citer deux grandes villes connues de tous). Le candidat républicain l'a emporté dans les petites et moyennes métropoles, ce qui représente la majorité des 328 aires métropolitaines. D'après Richard Florida qui reprend les analyses

des politistes, ces aires métropolitaines de taille réduite localisées dans la *Rust Belt* comme dans la *Sun Belt* ont permis la victoire de Trump auprès des GE de ces États⁵.

Articuler fait métropolitain et pouvoir économique

L'explication la plus pertinente du résultat des élections ne réside pas vraiment dans l'avènement du fait métropolitain en tant que tel mais dans l'articulation entre le fait métropolitain et la restructuration économique du pays. La dynamique spatiale, sociale, économique et culturelle a été qualifiée par les chercheurs anglophones et francophones de « métropolisation »⁶.

Pour de nombreux observateurs, la société américaine serait devenue une « nation de métropoles » (*MetroNation*), comme l'indiquent deux chercheurs du *Brookings Institution*, Bruce Katz et Jennifer Bradley, après avoir qualifié la métropolisation de « révolution » tant les bouleversements sont importants. Dans leur ouvrage, *The Metropolitan Revolution* (2013), les auteurs reconnaissent que la dynamique économique du pays est désormais principalement ancrée dans les grandes

métropoles. Ce qui laisse sous-entendre que l'économie s'est progressivement « dualisée », sous l'effet de la révolution métropolitaine.

L'expression « économie duale » a été reprise par l'économiste du MIT Peter Temin dans son analyse sur la société américaine. Dans l'ouvrage (à paraître en 2017) centré sur la disparition des classes moyennes, il analyse les méfaits de l'avènement d'une économie « duale », jugée responsable de l'accroissement des inégalités sociales et spatiales⁷. Il différencie les territoires aux performances économiques élevées des autres territoires et constate la faible connectivité entre les deux catégories spatiales. Il explique celle-ci en raison du différentiel du niveau d'éducation des individus appartenant à ces deux catégories. L'écart entre les deux sphères autoriserait en quelque sorte le triomphe du populisme ou la vengeance des laissés pour compte (*the revenge of the left-behind et the feeling of abandonment in the middle*).

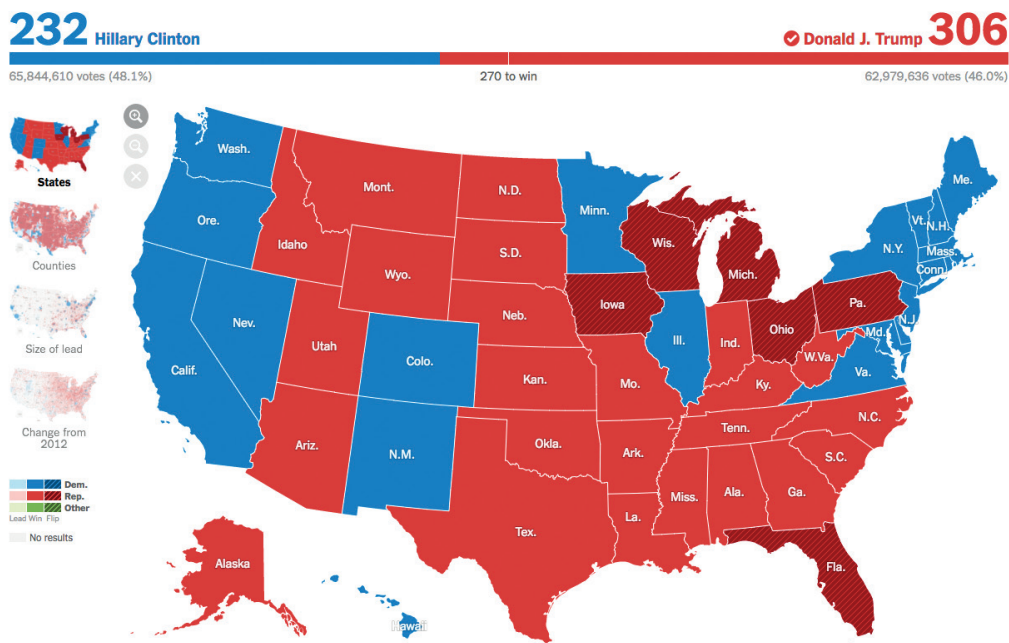
C'est dans cette perspective que deux autres chercheurs du *Brookings Institution*, un think tank influent de Washington, ont choisi de comparer les résultats des élections de 2016 à ceux de 2000. Ils ont proposé l'hypothèse d'une dynamique territoriale propice à l'économie duale. En 2000, le candidat démocrate Al Gore avait perdu les élections mais – comme la candidate Clinton – il avait gagné le vote populaire. En prenant comme référence l'unité spatiale que représente le comté (équivalent du département), Mark Muro et Sifan Liu ont souligné que le candidat démocrate avait gagné 659 comtés contre 2397 pour le président George W. Bush⁸. Les comtés gagnés par Al Gore représentaient alors 54 % du PNB contre 46 % pour les comtés gagnés par son rival.

En 2016, Clinton a gagné 472 comtés contre 2584 pour Trump. Les comtés gagnés par le parti démocrate représentent 64 % du PNB contre 36 % pour le président Trump. La comparaison entre les chiffres de 2000 et 2016 indique que désormais quelques centaines de comtés représentent les 2/3 de l'économie nationale et que l'économie duale s'est finalement territorialisée. Les chercheurs différencient les comtés métropolitains aux rendements économiques élevés, soit les « *high-output counties* » des comtés qualifiés de « *low-output counties* ». Il y aurait d'une part les territoires inscrits dans la mondialisation, la globalisation et la révolution numérique et d'autre part ceux qui en sont en quelque sorte exclus. Dans les États gagnés par le président Trump, les habitants sont conscients du fait qu'ils ne se passent plus grand-chose dans les territoires qu'ils habitent et partagent le profond sentiment d'être relégués.

Tout au long de sa campagne, le président Trump a pris en compte la colère non verbalisée des citoyens localisés à l'écart de la dynamique économique pour fustiger la politique du libre-échange – pourtant largement défendue par les États-Unis et le Royaume-Uni dès 1980 – car

“L'économiste du MIT Peter Temin différencie les territoires aux performances économiques élevées des autres territoires et constate la faible connectivité entre les deux catégories spatiales. L'écart entre les deux sphères autoriserait en quelque sorte le triomphe du populisme ou la vengeance des laissés pour compte.”

Les résultats de la présidentielle américaine (2016)



jugée responsable de la désindustrialisation des États du Midwest. Le vote des habitants des États relégués s'est alors traduit par un vote en faveur du nationalisme.

du reste du pays ». La classe moyenne s'est appauvrie et ne croit plus que ses enfants auront un avenir meilleur.

La reterritorialisation : un enjeu de société

Les deux chercheurs Muro et Liu ne se limitent pas à faire état de l'« *economic divide* » (fracture économique) observée sur le territoire national et de son impact sur les résultats des élections présidentielles. Ils expriment leur crainte quant à la possibilité de réduire l'écart entre deux sociétés, soit la fracture sociale. Pour eux, cette réalité sociale bifurquée (*bifurcated society*) représente un véritable défi pour la politique fédérale ainsi que pour l'avenir de la société. Une inquiétude similaire a concerné l'écrivain Russell Banks qui dans un entretien accordé au journal *Le Monde* (juste avant les élections) faisait le constat des problèmes de son pays et de la souffrance de la société⁹. Il estime que dans *Continents à la dérive*, un ouvrage écrit au début de la présidence de Reagan, il aurait en quelque sorte décrit la situation actuelle. Banks dit qu'« une part importante de la population américaine souffre des conséquences de la mondialisation économique et de la crise de 2008-2015 (*Great Recession*), du fossé de plus en plus profond qui sépare les plus riches

De la diversité culturelle

Difficile d'observer la société américaine sans évoquer les commentaires liés au vote des minorités. Lors des élections de 2008 et de 2012, le parti démocrate avait largement bénéficié du vote des minorités, ce qui avait favorisé l'élection du président Obama pour deux mandats. En 2012, Obama a bénéficié de 93 % du vote des Noirs et de 71 % du vote latino. En 2016, la candidate démocrate n'a remporté que 88 % du vote des Noirs et 65 % du vote latino. La différence n'est pas importante mais elle peut expliquer la victoire de Trump auprès des Grands Électeurs (GE) dans les fameux *swing states* que le parti démocrate a perdus. Rappelons qu'aux États-Unis lorsqu'un candidat obtient la majorité des voix dans un État, ce fait se traduit par le vote de l'ensemble des GE de cet État en sa faveur. En d'autres termes, le vote des GE ne repose pas sur la proportionnelle.

«Une part importante de la population américaine souffre des conséquences de la mondialisation économique et de la crise de 2008-2015 (Great Recession), du fossé de plus en plus profond qui sépare les plus riches du reste du pays.»

L'analyse la plus pertinente sur la question raciale revient au chercheur Mark Lilla qui explique la défaite de la candidate démocrate par la focalisation de l'élite intellectuelle progressiste sur les droits des minorités. Il leur reproche de n'avoir pas suffisamment insisté sur ce qui rassemble le peuple américain¹⁰. Il critique l'attitude des intellectuels attentifs aux différences (au sein de la société) et soucieux de la « célébrer ». Pour lui, la candi-

“Prendre en compte les processus de métropolisation et de reterritorialisation pour expliquer la victoire du nationalisme et du populisme aux États-Unis s'avère une démarche pertinente. Cette approche permet également d'insister sur les faiblesses des analyses fondées sur des modèles et algorithmes ignorant la dimension spatiale.”

date Hillary Clinton a commis une erreur stratégique en optant pour le discours de la diversité. Aussi ceux qui n'ont pas été mentionnés dans ce discours s'en sont sentis exclus et ont voté pour le candidat opposé. Ils ont réagi contre l'omniprésence du discours de l'identité synonyme de « politiquement correct ».

Lilla écrit « quand on joue au jeu de l'identité, il faut s'attendre à perdre ». Et il incite la gauche à opter pour un positionnement « postdiversitaire » qui s'inspirerait des succès de la gauche « prédiversitaire » : « elle parlerait à la nation en tant que nation de citoyens qui sont tous dans le même bateau et qui doivent serrer les coudes ». Il évoque la figure historique de Franklin D. Roosevelt et de son célèbre discours sur les quatre libertés (liberté d'expression, liberté de culte, liberté de vivre à l'abri du besoin et liberté de vivre à l'abri de la peur) qui représentent les fondements de la gauche américaine moderne. Lilla conclut en disant qu'une « une presse de gauche post-diversitaire commencerait par s'informer sur les régions du pays dont elle fait peu cas ». Il intègre ainsi la dimension spatiale et territoriale dans la critique du discours démocrate en faveur de la diversité sociale et identitaire.

Intégrer l'idée d'un basculement territorial dans le débat politique

Prendre en compte les processus de métropolisation et de reterritorialisation pour expliquer la victoire du nationalisme et du populisme aux États-Unis s'avère une démarche pertinente. Cette approche permet également d'insister sur les faiblesses des analyses fondées sur des modèles et algorithmes ignorant la dimension spatiale. L'analyse va plus loin en identifiant le basculement spatial et territorial – parfois qualifié de « révolution » – comme un défi pour toute stratégie politique menée au niveau national. Si la question est désormais posée aux États-Unis, on a l'impression qu'elle a été anticipée dans notre contexte national, comme peut l'illustrer le dossier de *Pouvoirs Locaux*.

C.G.G.



Crédit photo : onéinchpunch-Fotolia.com

En 2012, Obama a bénéficié de 93 % du vote des Noirs et de 71 % du vote latino. En 2016, la candidate démocrate n'a remporté que 88 % du vote des Noirs et 65 % du vote latino. La différence n'est pas importante mais elle peut expliquer la victoire de Trump auprès des Grands Électeurs (GE) dans les fameux *swing states* que le parti démocrate a perdus.

1. Voir l'ouvrage collectif coordonné par Cynthia Ghorra-Gobin et Magali Reghezza-Zitt, *Entre local et global. Les territoires dans la mondialisation*, Editions Le Manuscrit, 2016.
2. Jacques Lévy, « les riches ont voté Trump, les villes Clinton », *Le Monde*, 17 novembre 2016, p. 22.
3. Comme chacun le sait le terme *suburbs* se traduit en français par « banlieues ». Je préfère toutefois utiliser le mot anglais parce qu'en français il n'est pas aussi valorisant qu'en anglais. En d'autres termes vivent dans les *suburbs* les ménages et familles ayant eu les moyens d'accéder au « rêve américain ».
4. Cynthia Ghorra-Gobin, « Election présidentielle : Bill Clinton et la société suburbaine », *Le Monde*, 30 octobre 1996, p. 16.
5. Richard Florida, « How US Metro Area Votes Changes between 2012 and 2016 », *CityLab*, 7 décembre 2016.
6. Pour plus de détails sur la métropolisation et les métropoles, voir, Cynthia Ghorra-Gobin, *La métropolisation en question*, Puf, 2015 (coll. « La ville en débat »).
7. Peter Temin, *The Vanishing Middle Class-Prejudice & Power in a Dual Economy*, MIT press, 2017. En ayant recours à l'expression « économie duale », le chercheur s'est probablement inspiré des travaux de Saskia Sassen, de John Mollenkopf et de Manuel Castells qui dans les années 1990 l'ont utilisée pour évoquer la situation de la ville de New York.
8. Mark Muro & Sifan Liu, « Another Clinton-Trump Divide : High-output America vs Low-Output America », *Brookings*, 1^{er} décembre 2016.
9. Voir « Banks », propos recueillis par Raphaëlle Rérolle, *Le Monde*, 5 novembre 2016, p. 3.
10. Mark Lilla, « La gauche américaine prise au piège de la diversité », *Le Monde*, 9 décembre 2016, p. 21.